

F.N.A.C.A. - JURA

G.A.J.E. - 39

TOMBES: MORTS EN A.F.N.

DEPARTEMENT DU JURA
COMMUNE : SAINT CLAUDE 39200

NOM et PRENOM : DUFFAUX René
NE(E) LE : 25/11/34
LIEU DE NAISSANCE : SAINT CLAUDE 39200
PROFESSION :



GRADE	UNITE	LIEU DU DECES	DATE DU DECES	CAUSE DU DECES	LIEU D'INHUMATION
CAPORAL	35 / RI	Oued Mrit BOU-ARFA MAROC	05/11/56	AU COMBAT	SAINT CLAUDE LE 30/03/57



MORT POUR LA FRANCE
C'est avec peine qu'on a appris la mort de René Charles Duffaux, caporal au 35ème régiment d'infanterie, tué au cours d'une opération, à Bour-Arfa (Maroc).
Le caporal Duffaux était le fils de M. Henri Duffaux, concierge à l'E. D. F.
A la famille, si soudainement endeuillée, nous exprimons nos sentiments de bien vive compassion.

N° 191 18

nonante sept

— Extrait du Registre de l'Etat-civil
du Bureau de Bouarfa
— 21^e 40 —

Duffaux

Le cinq novembre mil neuf cent cinquante-six

à seize heures

est décédé à OUED-EL-MRIT, territoire du Poste de
BOUARFA - Province d'Oujda - MAROC.

Duffaux René, né le vingt-cinq novembre
mil neuf cent trente quatre à Saint-Claude
(Yma), fils de Georges, Henri, et de DURAFOUR
Berthe son épouse, Caporal au 35^e Régiment
d'Infanterie, Stationné à BOUARFA, nationalité
française, tué en opérations, domicilié à
Saint-Claude (Yma)

Transcription

Dressé le sept novembre

mil neuf cent cinquante-six heures

Mort pour la France
suivant décision
N° 141 P.C. 7/8
du Secrétariat
d'Etat aux Forces
Armées (Berre)
7^e Bureau, Paris
faite en date
du trois mai
mil neuf cent
cinquante sept
le vingt et un
mai mil neuf
cent cinquante
sept
l'agent délégué
Cuer

sur la déclaration faite par le Lieutenant VALDRE,
Officier des Détails au 35^e Régiment d'Infanterie
Stationné à BOUARFA, qui après lecture faite

qui lecture faite
a signé avec Nous, CAID HAMID HASSANE, chef de
Poste de BOUARFA, Officier de l'Etat-civil

Suivent les signatures
signé : VALDRE — signé : HAMID HASSANE —

Extrait le huit décembre mil neuf cent
cinquante six à quinze heures, par nous galley
secrétaire, Adjoint au Maire de St Claude
Officier de l'Etat-civil par délégation —

n° 169

Ravit. 1941

Octante six

Olive

Duffaux

René Charles

Cyrille

Le vingt cinq novembre mil neuf cent trente-quatre
 vingt deux heures
 est né au Mirail, René Charles Cyrille,
 du sexe masculin, de Georges Henri
 Victor Duffaux, né à Saint-Claude
 le cinq janvier mil huit cent quatre
 vingt dix sept, manoeuvre et de Berthe
 Marie Albertine Duraffourg, née
 aux Molunes (Yura) le vingt deux
 avril mil neuf cent, pûpière, son
 épouse, domiciliés comme dessus.

décidé le cinq novembre
 mil neuf cent trente-quatre
 dix à OUEJ EL HRIT
 (Province d'OUDJA.)
 (Moroc).

Le huit décembre mil
 neuf cent trente-quatre
 dix

L'Agent Délégué
 M. Delatour

Dressé le vingt six novembre
 mil neuf cent trente-quatre dix sept heures
 sur la déclaration de Felicie Tessy, épouse
 Cathenod, quarante neuf ans,
 sage-femme, domiciliée en cette ville

a signé avec Nous. Jules Delatour qui lecture faite
 adjoint au Maire de Saint-Claude, Officier de l'État Civil par délégation.

F. Tessy

J. Delatour

Mort par la
 France, suivant
 avis du Secrétaire
 d'État aux Forces Armées (Terre)
 7^e Bureau Paris (7^e Bureau)
 décision du N° 141 - P.C. 716 C
 du treize Mai mil neuf
 cent cinquante sept
 le vingt et un Mai mil neuf
 cent cinquante sept
 l'Agent Délégué
 Paris

CLAUDE HERBIET

NOUS N'ÉTIONS PAS
DES GUERRIERS

50 témoignages d'anciens d'Afrique du Nord
(1952-1962)

Préface de Georges Chaizy



ÉDITIONS
DES
ÉCRIVAINS

René Limat est notre voisin à VIRY 39

RENÉ LIMAT

(Sous-lieutenant au 2/35^e RI, appelé, classe 54)

« J'AI SENTI TOUT LE POIDS
DU MONDE SUR MES ÉPAULES... »

J'AURAIS AIMÉ RECUEILLIR, dans *Malgré Tout*, le témoignage de René Limat. Daniel Boch et moi avons tenté de le retrouver. En vain. En juillet 2000, un mois après la sortie du livre, Daniel apprit par René Picarq, de Besançon, les coordonnées de René Limat. Il était en retraite en Franche-Comté après une brillante carrière dans les Postes qui l'avait amené à de très hautes responsabilités, au ministère.

Je l'appelle aussitôt. Il est très heureux d'avoir des nouvelles d'anciens camarades. Près de quarante-quatre ans après ! Mais l'évocation de certains souvenirs lui font mal. Il avait refoulé au fond de sa mémoire ce terrible après-midi du 5 novembre 1956 et ne voulait surtout plus en parler. Néanmoins, par lettre du 16 octobre 2002, il m'autorisait à faire état du témoignage écrit qu'il m'avait fait parvenir. Cette précision est très importante pour la cohérence du récit de cet événement ainsi que pour ceux qui ont été sous ses ordres lors de l'embuscade. Tous seraient contents de le revoir pour le remercier de ses décisions.

Il m'explique donc. « Ce jour-là a été pour moi celui où j'ai eu la chance extraordinaire d'en sortir vivant. J'étais sous-lieutenant, mais pas sursitaire. Je n'avais donc que vingt-deux ans. Lorsque j'ai compris que le lieutenant-colonel était mort, je me suis trouvé responsable d'un convoi pris dans un piège. J'ai senti tout le poids du monde tomber sur mes épaules... »

Il était aussi responsable de plus de quarante garçons dont seulement, peut-être, quatre militaires de carrière ayant subi le baptême du feu ! Les autres étaient des rappelés ou appelés dont certains étaient arrivés de Belfort deux ou trois semaines auparavant.

La chance, pour René Limat comme pour Daniel Beaujard, dans la jeep-radio, fut que le lieutenant-colonel Weber les doubla, quelques centaines de mètres avant le lieu où les tireurs fells étaient placés. Pourquoi cette manœuvre ? On ne le saura jamais puisque les quatre occupants de la jeep furent tués. Dans la relation de l'embuscade du livre d'archives du 35^e RI, il est mentionné que le chauffeur Simonet avait été atteint de deux balles, le radio Duffaux de trois balles, le médecin-capitaine de six balles et le lieutenant-colonel de trois balles. Des balles Thompson de gros calibre : 11,43.

Lorsque le sous-lieutenant Limat entendit les rafales, il fit arrêter sur place son chauffeur. Il se précipita et s'allongea sur la piste.

Bien sûr, les autres firent de même. Pour essayer de bien comprendre ce qui venait de se passer, il dut se mettre à avancer en rampant, sous les coups de feu incessants. Il vit la jeep de tête arrêtée, prête à basculer sur le talus de pierre longeant l'oued. Il vit surtout un homme, se dégageant de la jeep, se mettre à courir vers lui, vers le convoi. C'était le lieutenant-colonel Weber. Une rafale, venant du talus de l'oued, crépita et le lieutenant-colonel s'abattit, face contre terre, tué net. Environ vingt à trente mètres devant René Limat.

Malgré l'angoisse de ce baptême du feu impromptu, le sous-lieutenant put constater que les autres occupants de la jeep étaient inertes. Il put remarquer aussi que la jeep -fait important- n'avait pas arrêté sa course dans le gué de l'oued. Peut-être, sans doute même, les fells avaient espéré qu'elle obstruerait le gué, passage obligé, goulet d'étranglement.

Ayant constaté la situation, le sous-lieutenant Limat fit demi-tour, ventre à terre, au vrai sens du terme, et revint vers la jeep-radio où Daniel Beaujard venait de prendre une balle dans la poitrine (voir son témoignage dans *Malgré Tout*). René Limat prit alors conscience qu'il était le chef et allait devoir prendre des décisions graves. Il se doutait qu'attendre des secours était aléatoire. Le convoi se trouvait à quarante-cinq kilomètres de Figui et à soixante-dix de Bou-Arfa. Entre ces deux points, rien. Sinon des camps de formation de fellaghas à cinq ou quinze kilomètres, dans la montagne. C'était plutôt eux qui étaient en mesure d'envoyer des renforts à la tombée de la nuit. Les postes radio ? Le poste en graphie ne fonctionnait plus et la portée du 300 n'était que de six à huit kilomètres. Enfin, le T6 avec le colonel Gobillot était rentré directement à Bou-Arfa, sans inquiétude. Il allait donc falloir s'organiser pour remettre en route et forcer le passage du gué, encore libre. Mais il fallait prévenir les gars dans la dizaine de véhicules (jeeps et GMC) étalés sur près de 1.000 mètres.

René Limat se concerta alors avec Daniel Beaujard qui, bien que grièvement blessé, gardait sa lucidité et la mobilité de ses jambes. Ils se lancèrent donc dans cette équipée pour remonter le convoi immobilisé sur la piste, parallèle à l'oued. Sous les tirs sporadiques des fells et même quelques tirs venant du convoi, les gars du 2/35 ne pouvant savoir qui étaient ces deux types tentant de se dissimuler. Ils les prirent pour des fells. Les tenues de combat étaient souvent ressemblantes.

La suite est relatée dans *Malgré Tout*, avec les récits de Daniel Beaujard, de Roger Gaillard et de Daniel Boch.

René Limat conclut ainsi.

« Avec le recul du temps, je retiens que, ce jour-là, nous avons été plongés dans la guerre, brutalement, sans préparation, sans moyens sérieux de nous défendre et que nous avons fait de notre mieux, tous ensemble. Je me souviens d'avoir essayé -sans succès- de reprendre l'initiative avec quelques-uns d'entre nous. Mais nous étions trop dispersés, trop jeunes, sans entraînement et angoissés. C'est pour cela que j'ai pris la décision de sortir de la nasse par devant, seule manière de sauver le maximum de vies... »

René Limat a du mal à parler de cette journée tragique, mais je sens, dans ce qu'il écrit, l'immense plaisir qu'il aurait à rencontrer ses anciens camarades, connus il y a quarante-six ans, vers Bou-Arfa et Figuig. Car, dit-il : « Ceux avec qui on a vécu ce genre d'événement ont toujours une place à part dans votre vie. »

OUED: EL-MRIT
BOUARFA MAROC

Embuscade du 5/11/1956

Mais Samarién ³⁵⁷ Buffaux René
Leist Jean Louis
Samarién Jean

RENÉ GARDE, GILBERT BORDET, CHARLES GUILLET

TROIS AUTRES RESCAPÉS DU CONVOI DE FIGUIG

LUNDI 2 DÉCEMBRE. René Garde, un ancien du 2/35^e RI m'appelle au téléphone d'Heuilley-sur-Saône (Côte-d'Or). « Un ami, Jean Lambert, vient de me communiquer ton livre *Malgré Tout*. Le 5 novembre 1956, j'étais dans l'embuscade de Figuig !

« J'ai bien connu le sous-lieutenant Limat. J'étais planton à son service* et à celui du sous-lieutenant appelé François de Mortemart. Pour moi, c'étaient des types bien.

« Dans le convoi, j'étais d'escorte dans un GMC, en queue. J'étais armé d'un Garant. Lorsque les premiers coups de feu ont claqué, nous ne comprenions pas. Je me souviens d'un gars, affolé, qui courait au lieu de se jeter à plat ventre. Il était armé d'un fusil mitrailleur. Comme il ne s'en servait pas, je le lui ai pris, pensant que cette arme me donnerait confiance et qu'elle serait plus efficace. On ne voyait pas les fells, bien planqués, peut-être à 150 mètres**.

« Au bout d'un certain temps, j'ai vu arriver le sous-lieutenant Limat. Il a expliqué que nous serions sûrement obligés de nous débrouiller par nous-mêmes et de nous sauver. Il n'y avait plus de radio.

« Je me souviens du sergent Boch, quand il a dû monter pour déloger

* Planton également pour le capitaine Jorand, commandant la CCAS et le major Alberghi.

** J'ai envoyé quelques rafales dans la direction d'où venaient les tirs. Mais il n'y avait qu'une boîte de chargeur. J'ai crié et un gars a eu le courage de grimper pour prendre une musette dans le GMC. La première boîte qu'il m'a donnée était inexploitable, déformée par une balle.

les fells. Il avait quatre ou cinq gars avec lui. Après, ça ne tirait plus. Le sous-lieutenant a décidé de démarrer. Nous avons chargé les deux blessés. Celui atteint d'une balle dans l'aine a été chargé à l'arrière d'un bahut, ainsi que le petit Leist, blessé à une cuisse et peut-être aussi à un bras. Nous sommes partis. Je ne sais plus combien il y avait de véhicules dans cette deuxième partie du convoi.

« Après avoir parcouru peut-être 100 ou 200 mètres, nous nous sommes aperçus qu'un camion, celui où était le petit Leist, était resté en rade. Il a été décidé de reculer avec notre GMC pour le prendre en remorque. La cessation momentanée du feu nous rassurait un peu. J'étais de ceux qui escortaient le camion qui reculait. Au moment de l'accrochage du camion en panne, les tirs ont repris. Piège classique. J'ai vu tomber Morel, le chauffeur du GMC reculant, à côté de moi, la tête traversée par une balle, à travers son casque. Et puis Crucey, une balle dans la mâchoire et dans l'épaule. Panique. Les fells s'étaient replacés et nous attendaient.

« Cette fois, nous avons dû abandonner les deux camions et nous replier vers les camarades. Je ne me souviens pas si le sous-lieutenant Limat était avec notre groupe. Peut-être une demi-douzaine d'hommes. Je me souviens avoir soutenu Crucey, avec un camarade, pour le ramener au bahut. Nous l'avons monté et je l'ai tenu contre moi tout le temps du retour, essayant que sa tête, horriblement blessée, ne ballotte sous les secousses incessantes.

« Sur le plancher du camion était allongé un autre gars que je ne connaissais pas... Peut-être n'était-il pas du 2/35^e RI ? Il avait reçu une balle dans le bas-ventre, dans la région de l'aine. Les camarades l'avaient installé de leur mieux, avec les moyens du bord. Mais c'était dérisoire. Ce garçon a vécu un calvaire sur les 70 km de piste nous séparant de Bou-Arfa. »

René Garde apporte des précisions sur cette tentative de remorquage du camion en panne où se trouvait le jeune radio Leist. Les fells avaient fait semblant de décrocher mais s'étaient replacés. Ce fait a beaucoup joué dans la prise de décision du sous-lieutenant Limat. Cette ruse était courante dans ce genre de guerre.

« Il restait 65 à 70 km à parcourir. Il faut bien comprendre ce que sont les distances entre des lieux vraiment habités (bourgs ou petites villes) dans ces régions désertiques du Sud Maghreb. Entre Bou-Arfa et Figuig, sur 115 km, il n'y avait que quelques cantonnements de nomades, une maison forestière abandonnée et... des camps de fells dans la montagne. S'il

n'y avait eu que quelques kilomètres, les deux blessés morts d'hémorragie, auraient certainement pu être sauvés. Le jeune Leist, une balle dans la cuisse, devait avoir une veine importante ou l'artère fémorale tranchée. Il en va probablement de même pour celui qui gisait sur le plancher du camion où se trouvaient René Garde et son camarade Crucey car il mourut peu après son arrivée à l'infirmerie de Bou-Arfa, vers 23 heures. Le fait qu'il n'était pas connu des gars du 2/35^e RI semble confirmer ce que m'a dit Pierre Mulon : « Je crois que c'était un garçon de notre groupe des transmissions du Maroc, détaché à Figuig, qui revenait avec le convoi pour partir en permission à Oujda. Le destin ! »

« Précision, non pour raviver des regrets ou refaire l'histoire. S'il y avait eu un infirmier qui aurait pu leur faire un garrot ou un pansement pour arrêter l'hémorragie, ils auraient pu être sauvés. Mais l'infirmier, en l'occurrence le médecin-capitaine, fut parmi les premiers tués.

« Mais comment porter secours à des blessés dans un convoi étalé sur mille mètres, sur une piste nue, sans rochers ni arbustes ou buissons pour se camoufler ? Les seuls abris étaient les roues des véhicules. »

Daniel Boch, de son côté, vient de retrouver Gilbert Bordet et Charles Guillet qui, eux-mêmes s'étaient retrouvés un an auparavant. Des Bourguignons. Eux aussi étaient dans l'embuscade du 5 novembre 1956. Ils étaient à des postes différents dans l'escorte. Charles Guillet dans le groupe mitrailleuse de Daniel Boch et a donc eu le privilège de monter sur la butte, dans la rocaille pour déloger les fellas.

Comme René Garde, Charles a eu la surprise, plutôt agréable, de se reconnaître dans la photo du groupe Boch, à la page 193 de *Malgré Tout*.

Quarante-six années ont passé.